

Iris Jouanne

Le Froid printemps des dragons

**Sept paroles du groupe « la Mangrove aux
Méduses »**



**Édition établie par le Groupe Surréaliste du
Radeau**

Les Presses du Radeau

4 mars 2022

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : Marthe et la Tarasque, illustration anonyme de *La Légende dorée* de Jacques de Voragine

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Avant-propos

La Mangrove aux Méduses est le nom d'un groupe de musique fondé par trois femmes : Iris Jouanne, la poétesse et dessinatrice à l'initiative du Groupe Surréaliste du Radeau, sa compagne l'ancienne cinéaste d'épouvante et l'actuelle artiste à multiples facettes Oriane Debeurme, et enfin la sœur musicienne de cette dernière, Patricia. Il s'agit d'un projet de récital de poésie en prose, presque du conte pour adulte, lu par l'auteure elle-même, Iris Jouanne, sur les sons les plus envoûtants qui puissent sortir de modestes bidouillages électroniques et acoustiques du genre lo-fi. Formé au printemps 2015 à l'occasion d'un festival culturel autogéré, le groupe sort le disque *Le Froid printemps des dragons* à la rentrée 2016. Ce sont les paroles des sept morceaux du disque, récits d'un onirisme angoissant où Iris Jouanne s'éloigne un peu de l'écriture automatique et du récit de rêve brut pour se rapprocher de la plus haute étrangeté du conte fantastique, ce sont ces sept bijoux noirs sur la couronne d'une petite reine d'un carnaval sans reine ni roi que vous allez lire en ces pages.

Brume

Te souvient-t-il de ce jour terrible de l'enfance, marqué à jamais du seau du cauchemar ?

Tout avait bien commencé pourtant, ce jour où la brume noyait, semblait-il, toute cette région du Nord. Tu étais en promenade avec ton père et l'un de tes oncles maternels, une grande promenade en voiture, malgré le danger de la brume. Du reste, celle-ci ne semblait pas menaçante. Elle n'était pas très épaisse, mais étrange, formant des rubans argentés, des marbrures horizontales comme les strates d'une falaise. Dans cette ouate humide, lancés au pas sur les départementales désertes zébrant les vastes plaines houillères, ton père et ton oncle semblaient se porter mieux. Ton père oubliait le bureau, ton oncle oubliait l'usine, comme si la brume absorbait les idées noires.

Vous avez fini votre tour dans le parc urbain de ta ville natale, celle où tu passa une enfance si terrifiante. Vous vous êtes postés au sommet de la petite butte surplombant le terrain de football, à quelques mètres du bosquet qui la coiffait sur tout son pourtour. Vous êtes resté longtemps debout, à contempler la pelouse noyée dans la brume en contrebas.

As-tu bien vu, ce jour-là, malgré le brouillard ? Était-ce bien ton père et ton oncle, ces monstres aux yeux rouges et fendus, montrant leurs crocs au ciel en un hurlement silencieux ?

À ces terreurs de l'enfance, à quoi bon songer ? Peut-être l'as-tu échappé belle ce jour-là. Ou peut-être n'as-tu échappé à rien du tout, dans cet âge d'homme gris, gris comme la brume.

Parc vespéral

Aucun de mes amis ne comprend ce que je trouve dans ce parc.

Il faut dire que ce n'est pas un endroit rassurant. Ce soir, j'y suis à ma place attirée, couchée dans l'herbe au pied d'un petit talus. Sur ma droite, les conversations, les chants, les rires et les accords de guitare des jeunes gens assis dans l'herbe me parviennent assourdis, comme d'un autre monde. Ils ne resteront pas longtemps, le jour tourne en gris, et s'il a été étouffant, les arbres encore dénudés sont là pour leur rappeler que l'on sort de l'hiver et que la nuit sera fraîche. De toutes façons, ils sont aveugles aux hantises de ce parc.

Tout près sur ma gauche, de l'autre côté du talus, une ombre se tient dans les branches, dont on ne saurait dire si elle est celle d'un homme ou d'un loup. J'aimerais pouvoir décrire d'aussi beau saltos arrière, d'un arbre à l'autre. Pour quelle guerre s'entraîne-t-elle, cette ombre ? À moins qu'elle ne fasse que jouer ?

Ces jeunes gens sont si inattentifs, pris par leurs jeux, qu'ils ne voient même pas la géante passer entre les grands peupliers qui bordent le parc, courbant le dos comme si le ciel gris était trop bas pour elle, bien que je ne la crois pas

si démesurée. Sous sa capuche noire, son visage violacé est à l'image de la mort. Mais elle ne me fait pas peur. Elle a vite disparu derrière moi.

Les Saures

Rien ne te préparait, ce jour-là, à échapper aux griffes de la tueuse à la seringue, fameuse dans tous les journaux. Le nez collé à la vitre de la porte du train, debout car il n'y avait plus de places assises, tu regardais défiler le morne paysage de plaine sous le ciel gris.

Un souffle à peine décelable dans ton dos, tu te retournes, et elle est là, reconnaissable à ses couettes rousses et à ses dents pourries, brandissant à deux mains son dard empoisonné. Tu as couru aussi vite que tu as pu, bousculant les autres voyageurs. Tu savais que tu lui avais échappé : la tueuse à la seringue ne continue jamais la poursuite une fois qu'elle a été repérée. Et de fait, à la station suivante, tu la vois passer sur le quai, avec toujours son sourire idiot sur ses dents gâtées.

Le nez toujours collé à la vitre, tu reprenais un pouls à peu près normal. Dehors, dans un vaste pré, sous le ciel plombé, paissait un troupeau de saures. Tu as toujours aimé ces animaux, avec leur cou en accordéon et leur tête sphérique qui donne l'impression d'afficher un sourire sardonique, mais tu sais bien que ce n'est qu'une illusion anthropocentrique. Tu n'as jamais su déterminer si oui ou non ils portaient une carapace comme celle des tortues.

Cette fois encore, leur vue t'apaise. Ils sont beaux, à leur manière.

Crâne-en-pointe

Vous souvient-t-il, mes amis, de ce monstre qui nous poursuivait jadis à la sortie de l'école ? Comme il nous terrifiait, avec son front si haut sous une chevelure hideusement normale, ce grand front qui lui avait valu de notre part le surnom de Crâne-en-pointe. Mais ce n'était pas cette tête d'acrocéphale qui le rendait le plus terrifiant, plutôt l'expression de son visage, d'une morosité et à la fois d'une dureté inhumaines. Nous tremblions au moment de la sortie des classes, surtout l'hiver, quand la nuit tombe tôt, à l'idée de voir sa silhouette naine, pas plus haute que celle des enfants que nous étions et pourtant si redoutable. Nous savions que nous ne pourrions lui échapper. Qu'aussi vite que nous courrions, sans donner lui-même l'impression de trotter, il serait juste sur nos talons, jusqu'à ce qu'il décide d'abandonner la poursuite, comme s'il s'était assez amusé avec nous, où peut-être celui ou ce qui nous l'envoyait, car l'expression de Crâne-en-pointe suggérait tout sauf l'amusement.

Quelquefois encore, bien que devenus de grandes personnes, il nous arrive de nous retourner, quand nous rentrons très tard le soir, de crainte qu'il ne soit encore

derrière nous. Mais cela n'arrive plus. Désormais, nous avons d'autres démons.

Gare perdue

Tu es arrivé un soir à la gare de ce village perdu où l'arrivée du train doit être le seul spectacle de la journée. Tu ne sais plus ce que tu étais venu faire dans un tel trou à rat.

Le jour ne s'était pas encore couché, même s'il tournait en grisaille. Les rues de ce village sont curieuses : au lieu de bitume ou de pavés, elle sont couvertes d'un amoncellement de petits cailloux gris qui crissent sous tes semelles.

Au milieu d'une longue place, derrière la barrière de ciment rectangulaire qui entoure une guérite dont on devine mal l'usage, se tient le monstre. Il te tourne le dos, debout dans son grand manteau en haillons et aussi sale que sa crinière, fixant le vide de ses orbites vides elles aussi, montrant ses grands crocs sans qu'il soit certain qu'il ricane.

Tu es passé devant lui sans le voir, petit inconscient ! Mais ne t'inquiète pas : il ne t'as pas vu non plus.

L'invincible

Que serait-il devenu sans l'invincible héroïne qui depuis des années veille sur son destin ?

Il avait relevé imprudemment le défi de ses bravaches de compagnons de jeux, de descendre dans ce grand bassin qui effrayait tout le monde. Pourtant, rien ne semblait moins redoutable que cette belle eau verte et si calme qu'on aurait dit une surface cirée, contrastant joliment avec les briques rouges des murs du grand bassin. Que pouvait-il bien risquer ? C'est en toute confiance qu'il posa le pied sur le premier barreau de l'échelle métallique qui descendait jusqu'au niveau de l'eau.

Il est de ces lieux d'effrois qui se transforment en un clin d'œil, littéralement. Était-ce parce qu'une force sournoise le lui commandait que ses paupières se firent soudain lourdes ? Quand il rouvrit les yeux, la vision des murs du bassin l'alerta, de briques rouges devenus carreaux blancs d'une froideur clinique, et plus encore la puanteur marécageuse qui masquait celle de l'antiseptique. En bas de l'échelle, l'eau verte avait cédé la place à une boue jaune et nauséabonde que survolaient en criillant de hideux reptiles. Il sembla à notre héros qu'il n'y avait pas que ses

paupières, mais également tout son corps à peser comme le plomb.

Assurément, sans l'invincible héroïne qui veillait sur lui, il connaîtrait aujourd'hui un triste sort.

Celui qui murmure

Tu situes souvent le début du cauchemar à ce voyage organisé dans ce pays souterrain dont tu n'as jamais su si tu l'avais rêvé —tu étais si jeune !— bien qu'il n'y ait qu'une chance infime qu'il existe. Peut-être ton souvenir a-t-il mélangé des lieux plus banals, les rendant plus grandioses, plus infernaux ; quant à te souvenir qui avait organisé ce voyage, l'école, le centre social, le travail de ton père...voilà qui est autant perdu que ce lieu même.

Tes parents sont absorbés par le film projeté dans la salle de cinéma creusée, en une grande fosse rectangulaire, à même le roc. Toi, ce film ne t'intéresse pas, tu fausses discrètement compagnie à tous ces braves gens pour aller crapahuter entre les stalagmites et les grandes colonnes de calcaires de la grande arène cavernicole, qui semble le prolongement de la salle de cinéma. Un enfant un peu plus jeune que toi, à peine sorti du berceau, te colle au basque, t'assommant d'inepties telles que tu en es déjà blasé à ton âge.

—Sut, tu dis-il soudain avec son insupportable zézaiement, mais d'une voix étonnement basse pour le bambin criard qu'il est. T'entends pas ?

—Quoi ? répond-tu, légèrement agacé.

—Celui qui murmure, et de te montrer du doigt les recoins les plus éloignés de la grande caverne, hors de portée des projecteurs, dans les ténèbres.

Tu tends l'oreille, en vain, et tu n'as de toute façon pas envie d'entendre quoi que ce soit. Contrairement à cet insupportable bébé, tu sais que tout ce qui est mystérieux n'est pas agréable, que certains mystères même ont des griffes ou des dents qui peuvent tuer. Le navet qui captive tes parents te semble d'un coup plus attrayant, et tu retourne vite dans la salle de cinéma.

Plus tard, un siècle après à l'échelle de l'enfance. Ta famille, parents, oncles, tantes, se sont rassemblés autour de ta grand-mère maternelle dans une minuscule maison perdue au milieu d'un immense domaine de prés —encore une fois, peut-être plus immense dans ton souvenir. Encore une fois, tu les as laissés entre eux. Loin de la maison, toute petite dans le lointain à la lueur de la lune, tu joue à ramper dans l'herbe humide de rosée nocturne. À ton échelle, le moindre chien qui passerait semblerait un géant.

Tu es pourtant sûr que ce n'est pas un chien qui t'as fait courir comme tu n'as jamais couru, débarquer hors d'haleine dans la cuisine où s'est rassemblée ta famille près du poêle à charbon. Ce n'était qu'un chien, disent-ils avec un sourire rassurant, ces pattes griffues qui ont brièvement écrasé l'herbe à côté de toi dans leur course. Mais tu es sûr que cette chose t'as déjà frôlé, tapie dans l'ombre de l'ancienne caverne.

Maintenant que tu es adulte, tu as beau rire de tout ce qui touche à l'irrationnel, tu te demande encore à quoi tu as échappé.

